

Les
PETITES
FUGUES



Agence Livre
& Lecture
Bourgogne-
Franche-Comté

Les Petites Fugues, festival littéraire itinérant
du 14 au 26 novembre 2022

Daniel Morvan



© Pascale Damourette

Biographie

Daniel Morvan est né dans une famille paysanne de Plougasnou (Finistère).

Études de lettres à Lannion, classes préparatoires à Rennes, entrée à l'École normale supérieure de Saint-Cloud en 1976. Il y réalise un film documentaire noir et blanc de 1h27 sur la fin de la paysannerie : *L'Assolement* (1978).

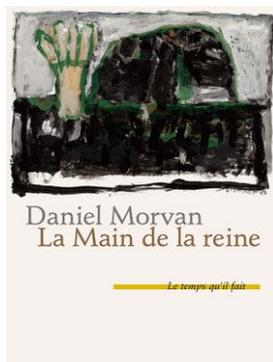
Journaliste au quotidien Ouest-France jusqu'en 2017 ; commence à publier en 2002. Parmi ses fictions, *Mai 69* propose un éclairage oblique sur mai 68, tel que vécu par un enfant des campagnes bretonnes. La parution de *Lucia Antonia Funambule*, en 2013 (Zulma), lui vaut deux prix littéraires. Son roman, *L'Orgue du Sonnenberg*, paraît en mars 2019 chez Diabase où il a déjà publié *La fille du sorbier*. Son prochain roman *La Main de la reine* paraîtra en mai 2022.

Bibliographie sélective

- *La Main de la reine*, Le temps qu'il fait, 2022
- *L'Orgue du Sonnenberg*, Diabase, 2019
- *Lucia Antonia, funambule*, Zulma, 2013
- *La Fille du sorbier*, Diabase, 2004

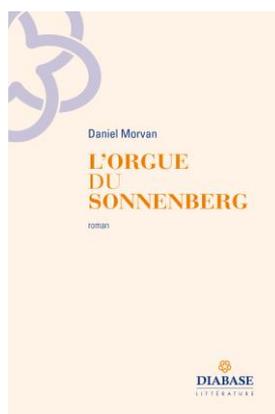
Présentation des ouvrages

La Main de la reine, Le temps qu'il fait, 2022



Un reporter se rend sur une île des *Finis Terrae* pour enquêter sur les morganes et autres légendes de mer. Mais ce n'est pas une sirène qu'il rencontrera, c'est une adolescente qui vécut là un temps et finit par tenir le phare toute seule, une petite Hollandaise dont la figure absente va prendre consistance grâce au journal de bord qu'en « gardienne du futur » elle a rédigé. Peu à peu, et non sans inquiétude, il découvrira les aspirations de cette enfant perdue qui « grandit dans un brouillard de rêves », et déchiffrera les liens qui l'unissent encore, longtemps après son départ, à certains habitants de l'île (l'aubergiste maternelle, le veilleur taciturne fou de Vermeer, le carrier mélancolique), les liens qui se nouent en « quelque chose d'aussi vibrant et d'aussi beau qu'une tragédie ».

L'Orgue du Sonnenberg, Diabase, 2019



« Je me souviens encore des baskets bleues et des jambes nues de Vivia Perpétua, qui s'appuya sur mon épaule pour se hisser à l'intérieur du buffet d'orgue. Recroquevillés et imbriqués à ne former qu'un seul corps, faces, joues, épaules et fessiers compactés en une seule chair, doigts clenchés dans les tendons et les nerfs, nous avions le nez sur cette minuterie. »

Une montagne, le Sonnenberg, une abbaye-pensionnat, des collégiens ardents, des adultes fébriles, écrivent le dernier acte d'un monde en train de s'effacer. Il y faut le souffle mystérieux d'Ashley, un orgue rare refusant de se taire, pour que les esprits s'ouvrent, que les corps se libèrent et que le nouveau monde s'épanouisse.

Extraits de presse

Coup de cœur de Pierre Champion (critique littéraire), février 2019

En l'année 1965, un adolescent nommé Émilien Jargnoux, dégoûté ou débouté des couteaux et du sang par un père boucher à l'éloquence brutale, arrive à l'internat d'un collège religieux quelque part en Bretagne. Suivant la promesse qu'il a faite à une tante (ou une espèce de fée marraine), il entreprend de tenir un journal de cette expérience.

Par un dérapage immédiat, le garçon dépayse le collège en Suisse, dans un paysage de fantaisie : un village alpestre pentu, une vieille abbaye, qui abrite internes (garçons) et demi-pensionnaires (filles) dans un bâtiment jouxtant un couvent de nonnes. Prévenons le lecteur : ce journal de quelques mois s'écrit dans un style abracadabrant de perfection grammaticale, d'emphase et d'images à la fois convenues et délirantes, coupées de trivialisés. Manifestement ce garçon a tout lu, pêle-mêle : *Le Grand Meaulnes*, Rimbaud et Nerval, Aloysius Bertrand, Chateaubriand, Vildrac, Victor Hugo, André Breton..., sans doute aussi Gide et Proust, Aragon et *La Montagne magique*.

Et puis des morceaux de français ancien, de littérature latine tardive et de langue allemande. Comme de juste, Émilien a vu les films fantastiques en vigueur à son moment : Vigo, Murnau, *Les Disparus de Saint-Agil*, et autres. Car cette retraite, aux camarades bâfreurs et éventuellement directeurs de conscience, au préfet de discipline inquisiteur, a aussi tout d'une Khâgne de province...

S'ensuit – tableaux, portraits, scènes, mystères et révélations – une histoire fabuleuse, une sorte de parade onirique, dont le héros est le vieil orgue abandonné de la chapelle, prénommé Ashley du nom de son facteur ancien, qui se réveille enfin avant d'expirer en un final prodigieux, et dans lequel, nouvel éléphant de la Bastille, se réfugient les enfants terribles à la recherche de ses secrets. C'est là, tel un organaute, que le collégien écrira les derniers événements de cette histoire et prophétisera que 1965 est bien l'année d'un commencement :

« Je sais qu'un jour, quelque part dans une tribune solitaire, un autre clavier sera touché par une âme désolée, et montera un air, une invitation nouvelle à creuser les sons. Une voix humaine brisera le cours des siècles pétrifiés. Alors, je sais qu'il ne sera pas loin de nous, dans sa livrée de jacinthe, l'ange des musiques à venir ».

Une fable donc, drolatique, truculente et ironique, sérieuse, dont le fin mot pourrait bien être l'histoire d'une vocation, le moment d'un éveil à la littérature : la véritable aventure ici racontée. Ce serait alors un récit discrètement autobiographique, dans lequel Daniel Morvan livre, sous le voile d'une fiction débridée, le parcours d'un enfant qui croyait, de manière adéquate, que la littérature est une affaire de style, mais qui ne savait pas encore ce que c'est que le style ni son style – qui croyait que c'est une espèce de profération endiablée et une imitation mêlée des grands auteurs.

Passé « les erreurs charmantes de sa jeunesse » puis l'école sévère de l'écriture que représente le journalisme – adieu les adverbes et adjectifs pharamineux, la syntaxe ampoulée et les feuilletons à épisodes que l'on se raconte à soi-même en gardant les vaches le jeudi ou aux vacances de Pâques –, et après plusieurs romans au lyrisme maîtrisé, Daniel Morvan peut revenir sur sa naissance à la littérature. Se penchant sur ces défuntes années, il nous livre une farce ironique et tendre, montée de toutes pièces.

Article publié dans la revue *Le Capital des Mots*, mars 2019, par Marie-Hélène Prouteau

Daniel Morvan, après avoir placé votre roman précédent dans une presqu'île radieuse, vous placez *L'orgue du Sonnenberg* dans un décor alpestre à la fois réaliste et qui tient du paysage de fantaisie, une abbaye de facture toute habsbourgeoise et un décor de lac et de sommets qui enchantent. À quoi correspondent les lieux dans ce roman ?

Il est vrai que le cadre de l'action revêt toutes les apparences d'un décor de fantaisie, comme la toile de fond d'un opéra baroque, déconnecté du temps. Le Sonnenberg a quelque parenté avec le château de Manderley, décor de *Rebecca*. La vérité de l'histoire, c'est que le Sonnenberg, c'est l'enfer. Pour le décrire, il faut l'énergie des cimes, des glaciers. Il faut la magie de la montagne. Et une touche de roman populaire pour ne pas se sentir trop seul dans ce monde ultra-surveillé. Puisque l'année 1965 dont il est question, c'est un peu notre présent.

Votre roman frappe par son foisonnement, il mêle les époques par de nombreuses échappées débridées : les sixties, la Carthage romaine, une histoire de facteur d'orgue exilé au 18^e siècle, le 20^e siècle et la construction de l'abri antiatomique du Sonnenberg. C'est son côté très romanesque, baroque même. Comment se construit votre livre ou s'est construit ? D'où partez-vous ?

D'un orgue, d'une fascination pour celui des instruments qui, entre tous, semble parler tout seul, de loin. Un orgue réel, sauvé des lisiers, et devenu un instrument légendaire au cœur de la Bretagne, pour lequel les plus grands organistes font le voyage. C'est aussi un orgue mythique, une bête faramineuse qui vient remettre les pendules à l'heure et rappeler que nous sommes tout cela, la peur atomique, les jeux du cirque, Bob Dylan et la musique de Buxtehude, Bach et Telemann. La superposition des couches temporelles tient au fait que tout personnage est un nœud de cultures et d'histoires, qu'il aimerait défaire pour se sentir libre. L'histoire était d'abord située en un lieu situé. Trop situé. Un excès de réel plombe une histoire, tue l'imagination. Mon éditeur, qui conservait quelques pénibles souvenirs d'un pensionnat religieux breton, m'a suggéré de dépayser l'histoire, comme on dit d'un procès. La chose s'est passée comme raconté dans le livre. Un nom a été recherché, qui sonnerait bien avec le mot « orgue ». Le Sonnenberg est sorti des pages du dictionnaire. Cette suggestion du *Robert des noms propres* était parfaite. Il a ensuite suffi de reconstruire la Suisse autour de ce nom. Un nouveau roman est sorti de ce nom.

Pouvez-vous nous parler de cet orgue « qui joue tout seul » ? Quel lien entre celui qui semble être le personnage principal et la finalité du récit ? N'a-t-il pas un rôle d'initiateur dans ce roman d'apprentissage insolite ?

Oui, l'orgue est un instrument complexe, presque un être vivant, organique. On penche ici du côté des poupées articulées de Hans Bellmer, des automates terrifiants de Hoffmann, dotés d'inquiétante étrangeté, liée à la terreur nucléaire. Ashley est un monstre, dans lequel Émilien projette ses hantises d'adolescent. Toutes ces images de mutation, de métamorphose nocturne et de lycanthropie ont un rapport avec les élans de l'adolescence. On peut certes parler de roman d'apprentissage. D'apprentissage du roman, puisque le projet est d'offrir à la marraine Marthe un « journal spirituel », un texte solide, quelque chose de vraiment adulte qui puisse la séduire (telle est la question). L'écriture part donc de ce sentiment que le réel est plus fort que l'écriture, mais qu'il faut l'affronter. Elle est aussi ce qui fait sortir le narrateur de l'enfance, le dote de parole, de liberté.

Le protagoniste Émilien Jargnoux est en effet un adolescent timide et gêné par son bégaiement. Il se réfugie dans les rêves, pour fuir le réel et ce père boucher qui a pour lui des visées de réussite sociale. Est-il représentatif de cet âge adolescent, de son énergie, de ses fantasmes ?

La construction d'un monde de rêve est peut-être aussi la réponse à l'enfermement et au prosaïsme d'un monde sous contrôle, qui fait bégayer Émilien. Le réel qu'on n'a pas soi-même élaboré en rêve est une chape de plomb. Émilien prépare son évasion mentale, il cherche des armes dans les livres, il tente de se construire un langage. L'orgue Ashley, soudain volubile après des années de mutisme, apparaît alors comme un allié de l'autre côté du mur. Ils semblent communiquer comme des prisonniers, par sons codés. Émilien s'éprouve comme enfant qui ne parle pas encore vraiment avec ses propres mots, mais tente d'adhérer au personnage qu'on lui impose – « j'étais un enfant, ce monstre que les adultes fabriquent avec leurs regrets » dit Sartre. Trouver la bonne histoire qu'attend Marthe, voilà une manière de ne plus être ce monstre.

D'un roman à l'autre, l'on retrouve chez vous l'idée d'une petite communauté presque en autarcie comme dans *Lucia Antonia funambule*. Pouvez-vous nous parler de celle du pensionnat Saint-Magloire ?

Cette communauté autarcique est celle dans laquelle naît et grandit un enfant des années soixante, transvasé d'un monde clos à l'autre (famille, internat), plus encore si cela se passe dans les campagnes d'un ouest infiniment retiré. Roman pastoral, antiquité idéale, préciosité, théâtralité, artifice, style alambiqué, goût des masques, défaut de réalité, appétence pour le grotesque, j'accepte tout, je plaide coupable : ce sont autant de définitions pouvant qualifier

L'Orgue du Sonnenberg. Peut-on prétendre qu'on a choisi cet univers, délibérément, ou plutôt qu'on l'assume parce qu'il est celui où le hasard vous fait naître ? Que cet univers résulte de la rencontre d'un monde et d'une imagination ? Je pense aujourd'hui pouvoir assumer cette propension à tout déformer, d'un livre à l'autre. L'univers clos a aussi cet avantage qu'il offre l'unité de lieu et densifie l'intrigue, la porte à incandescence.

L'imaginaire de l'abbaye telle qu'on la trouve dans *Le Nom de la rose* et dans les burgs et le romantisme allemands se mêle à l'imagerie des romans gothiques et fantastiques. Mais détourné sur un mode drolatique, onirique. On n'y croit pas vraiment à cet orgue qui joue tout seul. Y a-t-il chez vous dans l'écriture un côté jeu, fabulation ?

Le jeu rend le réel supportable. L'écriture est la continuation du jeu enfantin par d'autres moyens. L'orgue est un ogre, une idée, une transcendance, un principe de déstabilisation dans l'abbaye. La littérature populaire n'est pas exempte de responsabilité dans ce personnage. Auprès des fantômes à quatre épingles de Henry James, Ashley n'est-il pas cousin d'une certaine Plymouth Fury 1958 qui apparaît chez Stephen King ? Ce principe de fabulation est à la racine de l'activité infantile. *Let's pretend*, dit Alice : on dirait que...

Ce roman met à nouveau en scène des jeunes filles fantaisistes, qui dansent dans le « corridor des images » derrière des masques en plâtre. On retrouve la place des exercices d'un corps funambule. À quoi correspond chez vous cet émerveillement pour la musique et la danse ?

Oui, les jeunes filles en fleurs reviennent, comme *Les demoiselles de Rochefort* autrefois à la télévision, à la manière d'un thème insistant. Pourtant cette histoire semblait devoir pencher totalement vers la figure paternelle et ses énigmes. Mais il était nécessaire d'introduire une funambule un peu drôle avec des bagues en toc, qui écrit dans une revue intitulée *La luge ascendante*. Sans cela, ce serait désespérément masculin. Et les thèmes reviennent, ils concourent sans doute à une sorte de mythe individuel qui s'impose, qu'on le veuille ou non. Songeons à l'anecdote où Michel Legrand révèle à Jacques Demy ce qu'il ne sait pas encore à propos d'un projet qu'il lui a confié : « Mais ton histoire, mon cher ami, ce n'est rien d'autre qu'une comédie musicale ». L'histoire, c'est *Les parapluies de Cherbourg*. Quelque chose de très audacieux. Il a osé la mièvrerie apparente pour mieux parler de son temps. Le langage en est certes emprunté au conte, à la comédie américaine, mais « au bout du conte » c'est une histoire universelle qui s'est imposée à Demy. Sans qu'il l'identifie tout de suite pour ce qu'elle était : un « musical », genre suranné qu'il a renouvelé de fond en comble à travers le parlé-chanté.

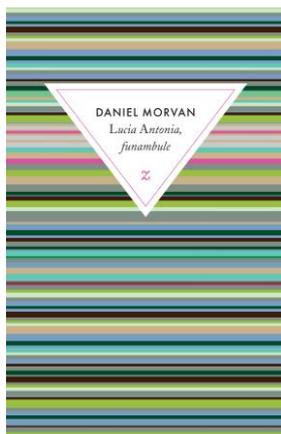
Sans doute, mais derrière ces parades qui rappellent un opéra baroque, où est l'engagement de l'écrivain ? Où est le réel dans tout ceci ?

On s'engage dans la conscience des histoires qui nous traversent, en s'en rendant maître. Parler de l'engagement, ce serait aussi parler du possible « devenir révolutionnaire » d'Émilien Jargnoux, fils de boucher, bègue, liseur et écrivain pour sa marraine. Mais l'engagement est aussi dans l'arrière-plan des histoires. Ainsi celle du personnage de Sylvie jetée au couvent. Il semble venir d'un conte du dix-huitième siècle ? Il m'a été raconté par une voisine nantaise. Elle avait réellement vécu cela, être jetée au couvent après avoir été raflée à treize ans dans les rues par la police, pour subir des brimades jusqu'à sa majorité, comme d'autres jeunes prolétaires. Une telle histoire paraît déconnectée du réel, elle y prend racine. Nous pourrions certes nous inscrire dans le courant réaliste et raconter en détail l'histoire de Nicole, avec une neutralité feinte, qui prétendrait ne pas juger et n'en penserait pas moins, n'en fictionnerait que davantage. Je préfère l'inscrire dans une composition qui échappe aux critères du sacro-saint réalisme. On peut dire que c'est de la littérature gratuite, on peut aussi imaginer en Sylvie, la captive du Sonnenberg, la petite prolétaire de Nantes cloîtrée aux sœurs blanches.

Cette parade fantasque par la visualisation des scènes peut faire songer au cinéma, un art auquel vous avez déjà touché quand vous étiez étudiant à Saint-Cloud. Est-ce que cela pourrait donner matière à un film ?

Le cinéma qui m'intéressait, à une époque, était celui de Flaherty, de Dziga Vertov, de Huillet et Straub. Aucun rapport avec le réalisme magique. C'était un cinéma du réel transfiguré par la fiction. Un film très âpre a d'ailleurs été tourné. Un essai sur la mort de la paysannerie, *L'Assolement*. On y voit un paysan réel devenir au fil des images comme un personnage, un héros tragique : transfiguration, donc. Certaines séquences trouvent une valeur au regard de ce que sont devenues les campagnes. L'onirisme du Sonnenberg appellerait le style Cronenberg ou David Lynch. Mais c'est à Dario Argento, en raison de son humour fantasque, que je demanderais des leçons. Il y aurait des mouvements de caméra subjective, au long du corridor des images. Oui, on se déplacerait comme à l'intérieur d'un organisme vivant, et les héros du film seraient pris par les sons, absorbés par leur interprétation. Oui, toutes les images conduiraient Émilien et Vivia Perpetua vers les sons, ils seraient les chemins de leur liberté.

Lucia Antonia, funambule, Zulma, 2013



C'est depuis une presque île radieuse où le vent étincelle que Lucia Antonia consigne sur de petits carnets, par courts fragments frémissants, sa vie présente et passée. Endeillée par la chute de sa partenaire funambule, son double lumineux, la merveilleuse Arthénice, Lucia Antonia a dû quitter le petit cirque fondé par son arrière-grand-père Alcibiade.

Comme suspendue entre deux mondes, entre le ciel et la terre, les vivants et les morts, dans les miroirs des salines, elle fait la rencontre d'Eugénie et Astrée, les réfugiées magnifiques, d'un garçon voilier, qui goûte le vin et tend le fil, et d'un artiste peintre, propriétaire de l'ancien moulin, qui semble vouloir ressusciter l'image brisée d'Arthénice...

Daniel Morvan nous offre un roman touché par la grâce, le roman des jumelles funambules où, comme au cirque, presque tout appartient à l'inquiète rêverie et au merveilleux. Un enchantement de lecture.

Extraits de presse

Article publié dans le quotidien *Ouest-France*, octobre 2013, par Frédérique Guizio

Que raconte votre roman *Lucia Antonia, funambule* ?

Endeillée par la chute de sa partenaire funambule, son double lumineux, la merveilleuse Arthénice, Lucia Antonia doit quitter le petit cirque fondé par son arrière-grand-père Alcibiade. Accablée de chagrin, elle se retire en un endroit isolé, au milieu de marais salants. Suspendue entre deux mondes, entre le ciel et la terre, entre les vivants et les morts, Lucia Antonia va fouiller sa mémoire à la recherche de la disparue tout en faisant des rencontres révélatrices... C'est un livre sur le deuil, même si je n'en parle pas « officiellement ».

Comment avez-vous conçu la forme particulière du récit, ces fragments de notes, comme tirées d'un journal intime ou d'un agenda ?

L'idée part de carnets réels, les miens. Mais il était hors de question qu'ils apparaissent. J'ai donc imaginé ces carnets tenus par une jeune fille, qui lui servent à la fois de pense-bête et de support pour consigner les choses de sa vie. Une transposition salutaire. La machine à raconter s'est alors mise en route. Depuis mon précédent roman, *Marquises*, j'avais aussi en tête l'image d'un lieu spécial, ces marais salants abritant, en parallèle, un monde féerique. Et cette histoire de funambule qui a perdu sa partenaire m'habitait également. Tout s'est cristallisé dans mon esprit, quand, par un effet de montage comme au cinéma, ces deux univers ont fusionné, la nature et la jeune femme.

Les paysages, la lumière, la faune et la flore décrits parlent à de nombreux lecteurs... Est-ce à Guérande, à l'île de Ré, quelque part en Bretagne ?

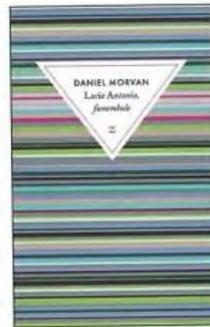
Beaucoup de lecteurs, en effet, ont reconnu « leur » paysage dans le livre. Il met en route l'imaginaire des gens, il donne à voir, ça me plaît. Parce que c'est plus facile, pour l'écrivain, d'avoir une idée très précise du paysage décrit, oui, je me suis inspiré d'un endroit qui existe réellement. Mais, comme j'ai une prédilection pour les presqu'îles échanquées, les *Finis Terrae* ou les perspectives japonaises, ma propre vision des lieux s'en est trouvée elle-même altérée...

Cette funambule qui traverse, sur son fil, l'espace et le temps, c'est aussi une métaphore de la vie, n'est-ce pas ?

Oui, et une manière, au fil de l'écriture, de transcender la mort. Les perceptions de Lucia Antonia, terrassée par sa peine, se trouvent amplifiées. Elle veut se couvrir la tête de cendres, elle éprouve ce besoin de se jeter sur les galets de la grève, cette envie de se dissoudre dans le grand tout. Elle s'effondre verticalement. En même temps, son désir de vie est tout aussi fort. Elle s'affirme au-dessus de l'abîme. Elle convoque la beauté du monde. Quoi de plus humain que de marcher sur un fil ? C'est un symbole qui parle à chacun.

Au bout du fil

Sur le fil qui y a-t-il ? « *Arthénice et Lucia Antonia, les jumelles funambules* », annonce l'affiche du cirque. Elles forment une de ces paires qui défient le vertige, partenaires au-dessus du vide. Enfin, tout cela appartient au passé. Un jour, le duo tombe de haut, en morceaux. La première chute mortellement, la seconde culpabilise jusqu'à l'écœurement. L'une, désormais « *dans les limbes des équilibristes* », l'autre hantée par cette « *sœur éparpillée dans l'abîme* ». Ainsi commence, par un malheur, ce très envoûtant roman de Daniel Morvan qui met en scène l'amour indéfectible de Lucia, maintenant « *saltimbanque sans cirque* », pour l'être perdu, son double de représentation. Composé sous la forme de carnets tenus par Lucia, il déroule des paysages miroitants. Est-ce quelque part en Bretagne, en Vendée que l'auteur situe cette histoire ? Peut-être sur les terres de Guérande, on ne sait pas vraiment. C'est en tout cas au milieu des marais salants que Lucia se retire, seule, pour s'exercer à son art, « *invisible parmi le peuple des oiseaux* ». Enfin, pas tout à fait seule : des migrants venus du bout du monde atterrissent aussi ici, sous l'œil bienveillant des aigrettes et d'un peintre, Pierrot, fasciné par la lumière des salines. Autour de cette femme esseulée, une nouvelle vie, lentement, cristallise alors. Comme le sel. Lucia Antonia porte le deuil comme l'on porte un enfant : pour donner la vie. Quant au récit, il est porté par une écriture cristalline, d'une touchante fragilité, bouleversante, même, quand la douleur laisse Lucia vacillante sur le fil du rasoir. À travers ce portrait d'une femme accablée de chagrin, Daniel Morvan s'attache à l'idée d'une mémoire qui soit lumineuse, pas morbide, qui garde les ombres en vie. Oui, la vie avant tout, plus forte que tout, voilà ce qu'il dit. C'est banal, sûrement, mais c'est souverain aussi.



Anthony Dufraisse

La Fille du sorbier, Diabase, 2004



« Le sorbier au feuillage clair s'élevait au fond du jardin et, malgré le soir, scintillait le dôme rose vif de ses baies que les derniers oiseaux picoraient. Je n'avais jamais connu Adèle aussi familière, comme si nous avions été des amis d'enfance. Elle portait cette robe bleue et légère qui rimait avec sa peau, avec le feuillage vert tendre, avec le rouge des sorbes. Ses jambes fines et nerveuses enserrèrent le tronc. Elle fut au sommet, continuant à me dire, viens, viens... »

Il se recueille sur la tombe de sa femme. Une erreur de couronne et le voilà devant une jeune veuve : Adèle. Une histoire d'amour fou pour une belle insaisissable, tissée sur les destins de Rainer-Maria Rilke, Robert Schumann et Marina Tsvétaïeva.

Extraits de presse

Article publié dans la revue *Encres de Loire*, janvier 2005, par Jean-Yves Paumier

Quand une improbable rencontre, faisant suite à une erreur de couronnes entre deux tombes voisines lors d'enterrements simultanés, se poursuit par une rencontre d'aujourd'hui avec portables et SMS interposés.

Le veuf et la veuve se retrouvent au café, point de départ d'une histoire d'amour fou entre un accordeur de pianos, rebelle et rêveur répondant au prénom de Robinson, toujours à la recherche de son île, et une artiste polymorphe ayant l'habitude de « dégauchir des textes » pour le compte d'autrui, Adèle, la belle insaisissable.

Daniel Morvan propose un dialogue étonnant où se mêlent répliques de film, extraits de poèmes, partitions musicales ou images de tableaux. Une histoire tissée sur les destins de Rainer-Maria Rilke, Robert Schumann et Maria Tsvétaïeva.

C'est aussi, d'une certaine façon, le « roman de l'absence et du manque ».

C'est aussi le roman du dédoublement. « Si nous devenions d'autres ? », ou comment rêver de ses modèles.

L'écriture est brillante, le verbe non sans humour.

Article publié dans le quotidien *Ouest-France*, octobre 2004, par Philippe Gambert

Charivari dans un cimetière, fleurs et couronnes inversées, Naissance d'une passion. Lui est du côté des notes désaccordées, elle est au bord des livres. Ils se livrent, ils s'accordent : et leur amour fou est un maquis de rendez-vous avec des fantômes comme autant de duègnes ou de modèles fulgurants, romantiques en tout cas, inexorablement : Rilke, Pasternak, Schumann Robert et Clara.

Traversé par les nuits blanches de Saint-Pétersbourg, hanté par le prénom d'Adèle (H, plutôt que Blanc-Sec), cavalcadant dans les brancards d'un amour fou bretonnant, le deuxième roman de Daniel Morvan brasse large les gerbes de la passion, file au gré des elliptiques SMS et compose à sa manière, fiévreuse, emportée, une partition sur la vie et l'amour d'une femme.

Après un premier polar vénéneux : *Miss Bella Donna*, il livre ici un autre roman au titre botanique : *La fille du Sorbier*. Le fruit rouge dont les oiseaux se disputent les grappes est moins vénéneux, mais il dérègle les sens tout autant et affole les sentiments.

Vu d'ici, on exhume ces clefs pour folles journées romantiques, fascination littéraire, confession déracinée et la folie qui guette...

Mais demeure *l'ostinato* d'une partition singulière hantée par l'amour à mort.

Contacts :

Agence Livre & Lecture Bourgogne-Franche-Comté
Site Besançon : 25, rue Gambetta - 25000 Besançon
Tél. 03 81 82 04 40
Site Dijon : 71, rue Chabot-Charny - 21000 Dijon
Tél. 03 80 68 80 20

- Géraldine Faivre, cheffe de projet Vie littéraire – Les Petites Fugues
g.faivre@livre-bourgognefranche.comte.fr
- Nicolas Bigaillon, assistant Vie littéraire – Les Petites Fugues
n.bigaillon@livre-bourgognefranche.comte.fr
- Marion Masson, chargée de mission Vie littéraire & Développement des publics
m.masson@livre-bourgognefranche.comte.fr
- Marion Clamens, directrice
m.clamens@livre-bourgognefranche.comte.fr

Site Internet : livre-bourgognefranche.comte.fr
Site Internet du festival : lespetitesfugues.fr



**Agence Livre
& Lecture**
Bourgogne-
Franche-Comté